

## DES MOTS ET DES FEMMES

### L'ÉCONOMIE LIBIDINALE FÉMININE ET L'ÉCRITURE

Que peuvent bien éprouver tant de femmes à l'heure actuelle pour revendiquer le droit à écrire avec autant d'âpreté et de désespoir? Une apparente coïncidence s'établit entre cette revendication de féminité verbale et le développement et l'officialisation des moyens anticonceptionnels. Le parallélisme des deux faits dans le temps nous paraît remarquable. Comme si la possibilité de ne faire des enfants que par une décision mûrie, ou de ne pas en faire du tout, éveillait chez les femmes une anxiété quant à leurs moyens d'expression spécifiques. Porter et mettre au jour un enfant est certes l'expression la plus spécifique de la féminité. La conquête de la liberté de conception génitale semble avoir jeté le doute chez nombre de femmes sur leur capacité de conception intellectuelle. Il est courant de comparer les possibilités de dégagement de l'homme vis-à-vis de ses responsabilités dans la procréation à l'engagement féminin dans la maternité. Engagement souvent mal supporté puisqu'il entraîne une situation somatique particulière et l'inévitable responsabilité concrète d'une vie nouvelle.

Quel rapport s'établit entre la légalisation du refus d'enfanter et la crise de l'écriture féminine? Quel antagonisme suscite la liberté du plaisir sexuel alors qu'elle n'est plus fondée sur la certitude d'une identité féminine? L'écriture de la femme est-elle identique à celle de l'homme et par quels caractères peut-elle s'en différencier de manière reconnaissable?

Questions posées, et non résolues, malgré la multiplication des écrits féminins. Sentiment de se morfondre parmi tant d'autres dans le paradoxe d'écrire pour échapper à l'asservissement « phallogratique ». De Doris Lessing à Michèle Montrelay, la littérature actuelle ne nous rassure guère sur le statut de ces pages.

Et cependant nous voilà projetée devant la page blanche où Mallarmé retrouvait peut-être en soi-même, comme tant de femmes, le vertige du vide virginal. Vertige que la blancheur entraîne au-delà des racines de vie dans mon corps, vers cette



représentation redoutable de la Parque. Le fil tissé de l'écriture, si farouchement tendu par les femmes de maintenant, ne l'est-il pas contre le signe de la mort? A refuser la fécondité de la semence en elles, les femmes rencontrent peut-être la crainte de la stérilité. Donneuse de vie, la femme détient la toute-puissance sur cette vie. Refuser de concevoir recèle quelque part une intention mortifère : pour soi-même – femme non accomplie dans la maternité, femme au ventre mort – et pour l'enfant auquel l'existence est refusée.

A cette lutte permanente pour une identité qu'elle voudrait reconnue dans les signes et la syntaxe de l'écriture, la femme semble toujours craindre d'avorter de soi-même. Écrire est un mode de se perpétuer. Mais il n'est proprement ni féminin ni masculin; d'où, vraisemblablement, la culpabilité des femmes à en user. Surtout si écrire remplace enfanter. La confusion du vocabulaire qui désigne la production littéraire et la production génitale est ancienne : créer une œuvre, accoucher d'un texte, concevoir une idée, etc.

\*

La situation analytique, entre divan et fauteuil, reproduit certaines particularités du moment génétique où l'enfant commence à parler. A cette seconde époque de la vie, la séparation physique des personnes mère/enfant prend un sens nouveau, se réalise sous des formes que le langage va fonder en même temps qu'il se fonde sur leur possibilité.

La parole, dans l'analyse comme chez l'enfant dans sa deuxième année, met le corps à distance de l'acte. Elle décrit le sujet physique dans ses mouvements internes et le rend accessible à l'analyse sans autre participation active que verbale.

Il nous semble nécessaire, pour comprendre comment ce processus s'établit chez l'enfant, d'accepter le concept de refoulement primaire, tel que Melanie Klein l'établit. On peut en effet supposer que le Surmoi précoce utilise les mouvements pulsionnels pour former la capacité épistémophilique. C'est la possibilité de se manifester à distance dans un espace autre que celui du corps maternel qui suscite l'utilisation de la fonction phonatoire à des fins qui ne soient pas seulement ludiques. Le plaisir de jouer avec sa voix se transforme chez le tout-petit en système d'expression de soi intentionnel, destiné à faire part de soi, sans persister dans une relation symbiotique où besoins et désirs sont confondus avec ceux de la mère.

Les interdits précoces sont peut-être la source, par exemple, d'un comportement bien souvent observé chez le petit enfant et plus souvent qu'on ne croit chez l'adulte : le suçage du pouce. Parmi les tentatives d'explication, une seule, aussi incomplète qu'elle puisse être, nous semble valable : ce geste auto-érotique cherche à compenser l'absence d'un objet désiré. Cette absence peut être peu à peu entendue par le Surmoi en constitution comme le résultat d'une interdiction de plaisir. Le

geste auto-érotique serait alors, tout banalement, une tentative de substitution, s'accompagnant du refoulement du désir envers l'objet. Du fait de la frustration, l'enfant est amené à régresser et à se satisfaire par ses propres moyens, hallucinant ainsi le plaisir relationnel de la tétée, du sein possédé par la bouche.

Peut-on écrire alors, comme Michèle Montrelay, que « la représentation inconsciente n'est qu'un texte <sup>1</sup> » ? Il semble bien que dans les premiers mois de la vie, alors que le langage n'est pas encore possible au niveau fonctionnel, l'inconscient ne soit qu'un corps diffus, non structuré, qui se constitue en organisme désirant par l'intermédiaire dialectique des réponses et des refus du corps maternel et de l'environnement. Dans la psychanalyse, le processus de la régression topique et temporelle permet de retrouver cette situation de l'être, tout en la maîtrisant par le moyen de la distance verbale. C'est cette maîtrise que doit protéger ou instaurer l'analyste, sans ignorer pour autant les éléments somatiques qui suscitent les mouvements pulsionnels dont le langage est l'expression.

C'est peut-être bien l'une des difficultés de la situation psychanalytique que son fondement essentiel soit le fait verbal. La difficulté de s'y maintenir a entraîné de nombreuses distorsions de la technique freudienne par rapport à la règle d'abstinence : nombreux sont ceux, illustres ou sombrement ignorés, qui ont failli sur ce point. Saisir et interpréter les processus primaires, lorsqu'ils se manifestent chez le patient régressé sur un mode actif, suppose chez l'analyste qu'il ait lui-même accepté de renoncer à ce mode de satisfaction immédiate. La distance aménagée par la règle fondamentale entre lui et son patient ne doit être comblée que par la parole. Certes, il est impliqué comme personne autant que comme analyste dans la réponse à la régression, mais son système d'écoute doit lui permettre de maintenir la situation à travers le discours seul. Discours qui devient alors métaphorique des relations fantasmatiques corporelles des individus en présence. Dans cette situation, en effet, où le corps est mis en demeure de ne pas se manifester intentionnellement par ses fonctions habituelles, le discours verbal du patient devient tout particulièrement une forme métaphorique de son inconscient <sup>2</sup>. La règle est maintenue par l'analyste qui retrouve en elle inconsciemment la position intérieure fondatrice du langage chez l'enfant : le langage apparaît lorsque l'enfant échappe à la relation duelle. Ce qui est nommé alors par la fille, si c'est le père, c'est aussi son renoncement à ce père face à la mère. La parole va se charger de toutes les significations affectives évoquant le contact concret avec l'objet désiré. Cette possibilité est peut-être, en dehors du fait de maturation corticale, le moteur de l'enrichissement extrêmement rapide du vocabulaire infantile au cours de la troisième année. Comme si les mots étaient

→ 1. *L'Ombre et le nom. Sur la féminité*, éd. de Minuit, 1977. Notre citation est extraite du chapitre « Recherches sur la féminité », p. 64.

2. J.-B. Pontalis voit dans le psychisme une « double métaphore du corps » in *Entre le rêve et la douleur*, Gallimard, 1977, pp. 217-222.

destinés à combler au plus vite et au plus plein les lacunes spatiales entre l'enfant et sa mère. Mais aussi, vraisemblablement, à remplir l'espace interne de la fillette, pressenti lors de l'investissement des zones génitales.

La parole de la fille apparaît donc, dans sa problématique particulière, métaphorique du corps féminin. Cet espace qu'elle comble, entre la fille et son auditeur, est signifiant du désir féminin : l'espace intérieur, érotisé depuis un âge précoce. Le discours féminin représente la pensée d'un intérieur, récipient/contenant, qui se distingue en tant que tel du discours phallique de l'homme. La lacune de la pensée, qui se présente souvent comme particulière à la féminité, en est peut-être la forme pathologique.

On peut ainsi supposer que cette situation de contenant, dont, à la suite de Bion, traitent bien des auteurs contemporains, permet à la femme analyste une possibilité toute naturelle et différente de celle de l'homme. Ne peut-on voir en effet une représentation virile dans cette « troisième oreille » de l'analyste, instrument externe de réception et d'accès au corps? L'analyste femme entend vraisemblablement plus directement que l'homme grâce à sa constitution anatomique : la troisième oreille n'est qu'un sexe féminin qui accède à la cavité féminine de tout analyste.

\*

Tel patient un jour provoqua ma surprise. A cette période déjà je méditais sur l'inhibition à écrire, lorsqu'il me déclara dans un envol poétique sur la femme : « La perfection, pour une femme, c'est d'être un homme. » Les mots ainsi réunis, dans un raccourci saisissant, m'étaient adressés brutalement. Le plaisir que j'en ressentis, venant de la part d'un jeune homme impuissant et déprimé, me provoqua d'une manière nouvelle dans ma propre question. La densité verbale de cette phrase se présentait à moi de manière phallique, son sens manifeste contredisant son sens intrinsèque. La négation de la féminité tendait à détourner l'attention du désir que le sujet parlant ressentait inconsciemment envers elle. Mais la forme de la proposition était si nette que je me sentis y répondre ailleurs que dans ma pensée verbale. Elle suscita en moi le rire issu d'un certain plaisir, en apparence dû à son contenu absurde. Mais ce plaisir évoquait ailleurs l'écho de ma féminité, perçu par mon patient au fond de son inconscient. Sa phrase nous confondait.

Peu important ici les incidences techniques et les moments interprétatifs qui découlèrent de cet échange parole/inconscients. L'importance que je veux donner à cet épisode d'une cure psychanalytique est celle d'une provocation envers l'inconscient et le vécu féminins à une comparaison perpétuelle avec le statut phallique. La confusion des sexes, qui tend à ramener tout système de compréhension au sexe masculin, entraîne inévitablement la confusion de la pensée chez la femme, et, confondue, elle devient confuse. Et la femme y risque l'annulation de sa réalité



sexuelle et intellectuelle. De ce système habituel dans notre civilisation occidentale découlent la plupart des inhibitions verbales chez la fille, inhibitions qui portent sur l'élaboration de la pensée verbale, orale et écrite.

\*

De l'utilisation de l'écriture et des inhibitions qu'elle rencontre chez la femme, je traiterai selon deux points de vue en distinguant le graphisme et le texte écrit comme objet, d'une part, et, d'autre part, l'instrument graphique, au sens où le geste scriptural nécessite un intermédiaire mais aussi où le texte écrit devient un instrument de communication matériellement différent de la parole.

Quant à l'exploration des fondements psychanalytiques de la sexualité féminine, elle a été fort souvent entreprise dans la littérature psychanalytique contemporaine. Je citerai tout particulièrement les travaux de Janine Chasseguet-Smirgel et de quelques autres avec elle<sup>1</sup>, qui, reprenant les idées de Freud dans une perspective critique ou complémentaire, en ont traité tant du point de vue clinique que théorique.

On ne peut ignorer la floraison actuelle de travaux sur ce thème dont la tonalité est plus ou moins revendicatrice selon l'auteur : livres ou articles dus en grande majorité à des femmes dont le souci est de revendiquer le droit d'être femmes et d'écrire « en femmes ». Hélène Cixous, Michèle Montrelay, Luce Irigaray, parmi beaucoup d'autres, manifestent leur anxiété au sujet du statut de la femme dans notre société et du statut de sa pensée ainsi que des possibilités qui lui sont données de se manifester librement dans un univers qu'elles se représentent comme entièrement et obstinément viril.

Leurs interrogations et les réponses qu'elles leur apportent m'ont placée moi-même dans une grande perplexité, du fait de ma propre situation de femme analyste, donc amenée à manier le langage dans des conditions particulièrement précises. Il se trouva donc que je fus entraînée à me sentir de plus en plus à proximité du noyau de la pensée féminine et de ses questions.

\*

Écrire sur ce sujet, alors qu'on est femme et analyste, nécessite un travail d'observation de soi-même femme par soi-même analyste que l'inconscient déjoue bien souvent. Heureusement le rêve reste pour lui la façon « royale » qu'il a de se découvrir au moment opportun de la maturation. Je rêvai donc, et m'éveillai avec en tête un mot curieux : *Scribedouche*. L'image persistante était celle d'un gros Allemand

→ 1. *La Sexualité féminine. Recherches psychanalytiques nouvelles*, Paris, Payot, 1964.

qui criait ce nom de manière scandaleuse. C'était le nom de sa fille — ou de quelqu'un d'adolescent.

*Scribe* m'apparut aussitôt comme l'impératif du verbe latin *scribere*. Écris! Dans ma situation actuelle, j'y reconnaissais un Surmoi paternel. D'autant plus que *douche* s'associait pour moi, entre autres choses, à *dù* : toi, puis à *dürch* : à travers.

Il n'est pas dans mon intention d'épuiser ici les associations que m'évoqua ce rêve, ni d'en faire une analyse exhaustive. J'en tirerai cependant quelques notes personnelles puisqu'elles ont trait au fonctionnement mental d'une femme réfléchissant sur le problème de l'écriture. J'entends bien que ma problématique n'est pas la seule à être démonstrative. Elle prête simplement une illustration à cet essai.

J'entendais donc, dans mon rêve, la voix paternelle m'induisant à écrire, moi nominalement, et cette voix me traversait (*dürch*). Comme si la voix paternelle était en moi l'instrument qui me devait servir à écrire. Mais cette image paternelle de mon rêve était un Allemand : ce qui fait allusion au fait que j'appris cette langue selon le désir de mon père. L'allemand est donc ma seconde langue, après ma langue maternelle : ma langue paternelle.

Mais aussi le fait que ce soit un Allemand qui m'enjoint d'écrire signale que c'est l'ennemi. Cette séduction existe d'une adolescente incestueuse écoutant la voix de la séduction paternelle. Mais elle reste impossible puisque l'homme est un ennemi, et plutôt laid. Ce qui en résulte ne peut prendre corps que dans des mots.

Mais quand le rêve est fini, le travail reste à faire.

Fundação Cuidar o Futuro

\*

L'anatomie de la femme ne diffère de celle de l'homme que par le sexe et les organes génitaux. La fonction verbale est identique chez les deux sexes, dans le sens où un organisme cérébral normal produit chez la femme comme chez l'homme un langage normal. C'est dans les processus de reproduction que la femme diffère de l'homme. Reproduction génitale — reproduction linguistique. La différence dans la forme et la détermination organiques entraîne un usage des symboles et un mode de fonctionnement verbal différents chez l'homme et la femme.

L'organisation linguistique du langage féminin inclut la représentation inconsciente de soi, déterminée par la cavité génitale. Alors que chez l'homme on peut reconnaître aisément que puissance verbale est équivalent de puissance phallique.

Le malaise qui préside à la représentation de la castration génitale fait certainement appel au refoulement du désir oral, c'est-à-dire du désir encore confondu avec le besoin fondamental lié à la pulsion de vie. La privation du mamelon à l'intérieur de la bouche semble se transposer, lorsqu'elle n'est pas surmontée, en représentation de castration masculine, banalement et abusivement imaginée comme

l'ablation du pénis, donc de toute possibilité phallique et de toute réponse à la pulsion de vie retrouvée dans le besoin procréateur. Alors que le castrat réel est celui qui a perdu avec les testicules la capacité de « se reproduire », de procréer, de « remplir » la femme.

Chez la femme, les sensations sexuelles sont, sans aucun doute possible, plus internes qu'externes. On peut même se demander, à partir de l'observation clinique, si ce qu'on nomme orgasme clitoridien n'est pas un déplacement vers l'extérieur des possibilités de jouissance interne, ou peut-être d'une incapacité à la jouissance vaginale orgastique.

Quoi qu'il en soit, c'est la privation de cette possibilité de sensations internes que la femme frigide ressent d'abord comme une castration imposée par son Surmoi, et qui entraîne l'incapacité à la réalisation du désir. Au même titre que l'impuissance masculine.

Mais la représentation qu'en a la femme est de toute évidence celle d'une privation de quelque chose d'interne, indéfini parce qu'invisible, et qui ne peut être connu que par la mère, puisqu'elle est femme elle-même, l'identification négative à celle-ci conduisant à nier le vécu interne proprement féminin. Ce quelque chose est représenté la plupart du temps à l'image du phallus parce que la relation orgasme-phallus est connaissable, alors que l'organe féminin du plaisir sexuel reste ignoré de la perception externe. Ce sentiment de castration par privation du plaisir vaginal entraîne, chez bien des femmes qui l'éprouvent, un investissement insuffisant ou au contraire hypertrophié des enfants qu'elles peuvent mettre au monde. Soit, dans le premier cas, parce que l'enfant n'est pas le fruit d'un plaisir sexuel toujours souhaité, soit, dans le second cas, parce que l'enfant prend la place du phallus qui aurait dû être producteur de plaisir, et reste donc lui-même l'objet du plaisir érotique, quand il n'en a pas été une source réelle. C'est ainsi que plusieurs patientes reviennent souvent, dans leur discours incertain sur le plaisir, à ce moment de la naissance de l'un de leurs enfants, surtout le premier. Leur jouissance fut alors la plus grande de leur vie, et le souvenir qu'elles en gardent, celui d'une volupté inégalable.

D'autres, par contre, accouchées par césarienne, se sentent frustrées du plaisir imaginé de la naissance de leurs enfants par les voies naturelles, au point de se retrouver déprimées comme si leur « féminité » leur était ainsi enlevée. J'ai remarqué qu'il s'agissait toujours de la naissance de garçons.

L'effort de la naissance, partagé entre la mère et l'enfant, comme l'a si bien décrit Phyllis Greenacre<sup>1</sup>, conduit certainement la femme au sentiment paroxystique de la pulsion vitale.

Mais ce n'est pas là seulement la source de la jouissance maternelle : au-delà des douleurs utérines, le sexe féminin est tout entier mis en excitation par le frotte-

1. *Traumatisme, croissance et personnalité*, trad. fr., P.U.F., 1971.



ment du corps du bébé. Sensation redoutable si l'on songe aux représentations œdipiennes inconscientes qu'elle suscite. On peut même se demander si quelque chose de ce souvenir inconscient ne persiste pas chez l'homme lorsqu'il affronte la crainte infantile et pubertaire de la pénétration du corps féminin et de la culpabilité qu'il y rencontre.

Si la maturation génitale s'effectue normalement chez la fille, en même temps que l'évolution œdipienne lui permet d'atteindre l'autonomie de son désir, elle rencontre inévitablement le besoin de « faire un enfant ». Besoin qui est avant tout celui de l'accomplissement biologique essentiellement féminin par la fécondation. Mais l'enfant qu'elle souhaite faire alors ce n'est plus l'enfant fantasmatique de la relation incestueuse avec son père, ni celui que son inconscient féminin lui aurait fait, par envie, extraire du corps de sa propre mère.

Le dépassement des inhibitions surmotiques dans ce cas ne signifie pas que les fantasmes fondamentaux ne subsistent pas dans l'inconscient féminin. Ce rêve d'une amie psychanalyste qui paraît avoir réalisé de façon satisfaisante sa vie sexuelle, conjugale et son rôle de mère me semble en témoigner : *Elle est dans un salon, avec plusieurs hommes qu'elle est en train de séduire. On lui sert deux verres, dont le second n'a jamais le temps d'être servi. Elle en garde une impression de malaise. « Ça ne va jamais jusqu'au bout, dit-elle. Comme si le premier verre avait un goût de passé agréable et défendu, qui lui fait penser aux plaisirs érotiques de l'enfance. Et que la répétition de ce plaisir ne soit plus possible. » La « proposition » est interdite.*

Mais si le rêve de cette femme signifie sa difficulté à « aller jusqu'au bout », c'est qu'il s'agissait alors pour elle, justement, de mettre en œuvre un désir de production écrite, et non plus de procréation. La « proposition » prenait un sens doublement sémantique : grammatical et érotique.

L'érotisme de la fille n'est reconnaissable pour son père que par l'intermédiaire de comportements particuliers qui apparaissent souvent de manière précoce (coquetterie par exemple), y compris le comportement verbal. Elle ne dispose d'aucun objet anatomique susceptible, telle l'érection du garçon, de marquer le signe de son désir ou de son plaisir. Toute manifestation un peu claire de ceux-ci nécessite donc chez elle une participation évidente du Moi, qui entraîne inévitablement un conflit intérieur. Peut-être le système de l'hystérique consiste-t-il à reproduire de façon visible dans son corps externe les désirs interdits qu'elle éprouve pour son père.

Découlant du plaisir oral primaire, qui peu à peu entraîne le passage du désir du sein au phallus, le plaisir inconscient ressenti par la fille à certains échanges verbaux lui donne vraisemblablement la sensation confuse mais intense d'une satisfaction profonde, résultat d'un fonctionnement interne spécifique. Cette jouissance est donc très comparable à la jouissance sexuelle.

Comment alors ne pas craindre sur sa parole l'effet de la vindicte mater-



nelle? Tout comme le garçon redoute de la part de son père la castration pénienne. La fille manifeste par la parole et par l'écriture une possibilité et un plaisir de fonctionnement intérieurs représentatifs de son plaisir sexuel. Sa parole est le signe de son désir, tout comme le phallus érigé est pour elle le signe du désir de l'homme à son égard. Désir qui s'adresse autant à ses capacités procréatrices qu'au partenaire-femme qui peut partager le plaisir.

Quant à ce qui la concerne, tout ce qui dans son corps correspond à un pareil « signe » ne peut être transmis que par la parole. Toute autre manifestation est un « geste » que son destinataire est soupçonné de pouvoir désapprouver.

Si l'on met en évidence le fait que l'écriture est un « signe » (ou un ensemble de signes), on ne peut qu'en rapprocher le signe sexuel qu'est le phallus : signe de désir et de puissance. La situation narcissique féminine est mise en question par le fait qu'aucun « signe » sur le corps féminin ne se dégage pour représenter un passage possible du désir à l'acte.

La femme ressent son désir à l'intérieur d'elle-même : sa jouissance n'est pas manifeste aux regards, si ce n'est sous forme de grossesse et d'enfant. Mais cela n'implique pas, comme on l'a longtemps cru, l'absence du désir et du plaisir féminins : la femme sait ce qu'elle désire.

L'enfant désiré n'est pas forcément l'enfant voulu. C'est celui qui est fait avec toute l'inconscience du désir. Il est donc toujours un peu la réalisation du désir premier de la fille pour son père. La disponibilité procréatrice de la femme requiert sans doute le désir inconscient de reconstituer dans son propre corps la scène primitive dont elle est issue. Elle reproduit ainsi en elle une union inconsciemment idéale de son père et de sa mère, dans laquelle l'enfant désiré devient un fantasme « idéal » de soi-même. De nombreuses stérilités féminines sont dues à la relation surmoïque à ce fantasme.

L'enfant désiré, s'il est conçu selon ce processus inconscient, est le représentant du Moi idéal maternel, donc l'objet le plus total de l'amour.

Lorsque l'enfant est en même temps désiré et voulu, l'homme prend sa place normale auprès de et dans la femme. L'enfant est issu de cette union par le simple mouvement naturel des corps et des affects. Lorsque l'enfant est pour la femme le résultat accompli de ses capacités créatrices œdipiennes, l'écriture l'est aussi : c'est le signe qu'elle a joui. L'écriture concrétise le résultat d'un érotisme intériorisé dont l'objet est métabolisé. C'est une procréation substitutive, preuve de fécondité. Ainsi, du moins, vont les choses lorsque tout se passe normalement.

\*

Écrire est aussi un geste intentionnel, qui met le corps en activité, dans un but bien précis. Écrire suppose la mise en œuvre d'un autre système de communication

que la parole. L'intentionnalité qui s'y manifeste repose sur un double système symbolique : symbolisation graphique des symboles vocaux et de leurs agencements phonétiques et syntaxiques. La mise en acte de ce système passe par un apprentissage qui n'est pas spontané comme celui du langage oral. Il nécessite la maîtrise musculaire de tout le corps dans l'effort d'attention et de concentration mentale, et aussi la maîtrise de la main dans le geste spécifique scriptural. Le sujet féminin ou masculin doit pouvoir investir un appareil pédagogique, qu'il soit scolaire et social ou individuel. Il utilise un ensemble de relations et d'identifications complexe dont nous n'aborderons qu'une étroite partie : celle des difficultés propres à la fille dans l'apprentissage de l'écriture et dans une éventuelle réalisation écrite.

Cet apprentissage se situe dans la problématique du fonctionnement du Moi dans ses possibilités d'expression intentionnelles, conscientes et manifestes. Une telle acquisition représente les chances de pouvoir laisser une trace, alors que « les paroles s'envolent ». Mais cette trace dont les sens inconscients sont multiples ne manque pas d'être inquiétante pour nombre d'enfants, et de susciter leur résistance à la rendre possible.

Si les symboles écrits mettent en forme la pensée verbale, ils précisent donc l'expression du Moi et par là même la limitent. Leur utilisation suppose l'acceptation et la représentation d'un ensemble défini de « règles ». Et l'aboutissement positif du système pédagogique peut être entendu comme la preuve d'une organisation œdipienne satisfaisante quant à l'établissement de la maîtrise des pulsions du Ça.

Lorsque la fillette apprend à utiliser les signes verbaux dans la lecture et l'écriture, elle témoigne à sa mère, dont elle a appris la parole, de sa capacité de se plier aux règles. Ce témoignage transcende le simple plan du langage social. La main trace les signes qui introduisent son système de pensée dans la logique syntaxique et orthographique. Ces signes sont ceux du savoir, expression inconsciente de la connaissance de l'existence et des limites du désir. Ce que sait déjà la fille, c'est son désir, ressenti à l'intérieur de soi, désir qui devra aboutir à un plaisir sexuel dont l'instrument sera le phallus. La conscience confuse qu'elle a de cet avenir lui fait investir le geste scriptural de significations très érotiques. Nous rejoignons ici l'analyse que fait Janine Chasseguet-Smirgel<sup>1</sup> de la culpabilité féminine quant à l'organe sexuel spécifiquement féminin : le vagin.

La fillette qui apprend à écrire se trouve devant une situation qui fait appel à tout ce que son être de femme en devenir peut intégrer d'érotique.

— Elle ne connaît du plaisir sexuel qu'un ensemble de fantasmes et de possibilités auto-érotiques. Ce que l'environnement peut lui procurer n'est que très confus. L'écriture prend donc pour elle le sens d'un acte masturbatoire. Les formes tracées par sa main font allusion aux signes d'un plaisir dont elle découvre une

1. « La culpabilité féminine », in *op. cit.*, p. 154 sqq.



nouvelle manière de le provoquer. Nouvelle manière à laquelle elle peut adhérer pleinement puisque les adultes participent à l'acquisition qu'elle en fait, si toutefois rien n'est venu contrarier ses possibilités de jouissance auto-érotiques et les culpabiliser.

— Par ailleurs, la fille découvre dans l'écriture un nouvel objet concret susceptible d'être produit par son corps, accompagné d'un plaisir que les adultes ne désapprouvent pas. L'écriture peut donc, après la parole, et à un niveau plus intégré du Moi, prendre une place intermédiaire et symbolique importante entre les fèces et l'urine des stades précoces, d'une part, les règles menstruelles et les enfants du stade génital, d'autre part.

— Enfin, par l'acquisition de l'écriture, la fille est mise en possession d'un instrument de reproduction. Redondance banale que de dire que la plume est un « pénis » puisque ce mot a le même sens en latin que son homologue en français. Mais banalité difficile à intégrer par la femme dans le contexte des représentations de castration qu'elle doit surmonter. L'instrument indispensable à l'écriture, même si tout simplement le doigt de sa main est instauré tel, risque de devenir pour la fille une source de culpabilité. La masturbation à quoi fait allusion ce geste peut prendre, entre autres, le sens de l'utilisation du phallus paternel. La trace écrite ainsi produite devient alors confusément le résultat matérialisé de la jouissance qu'elle pourrait provoquer chez son père. La production d'un texte écrit évite difficilement de prendre un sens « phallique ». La revendication phallique au sens de possession illusoire du phallus est une arme facile du Surmoi contre les réalisations du Moi. C'est le point sensible où se blessent les femmes écrivains. Le texte écrit devient lui-même instrument de démonstration phallique et sa matérialisation éventuelle entraîne l'inhibition de la pensée.

\*

Si nous revenons maintenant aux implications nécessaires à l'apprentissage de l'écriture, il nous faut noter, pour la fillette, l'intention inconsciente de se faire reconnaître comme une personne qui « sait ». Les symboles écrits signifient pour l'enfant, et lui servent à signifier aux autres, que son désir de savoir est légitimé par l'entourage. Mais les signes écrits dans leurs formes concrètes tracées par la main et par les relations codifiées de la syntaxe et de la grammaire sont la transposition, pour la fille, d'un système de représentations inconscientes d'un autre code : celui des relations de désir et de jalousie entre elle et ses parents. Chez la fillette, en effet, la conscience sexuelle s'éveille très tôt. Les sensations vaginales sont précoces et entraînent des conflits internes qui se matérialisent très vite. L'importance de la main dans l'écriture ne va pas sans évoquer celle de l'instrument. Autrement dit : lorsque la fillette apprend à écrire, l'objet qui trace les signes devient dans

sa main/vagin un symbole phallique inévitable. Ce geste concrétise alors les manifestations de son désir et de ses réalisations : qu'il en soit de l'expression de l'écriture masturbatoire ou plus explicitement encore de la prise de possession du phallus paternel, la fillette est confrontée à la nécessité d'intégrer les possibilités intellectuelles à l'ensemble de ses désirs et de ses besoins pulsionnels.

C'est à ce moment qu'on peut observer l'importance dialectique de la représentation entre le père et sa fille.

Une fillette de cinq ans et demi, jolie et douée, m'a été conduite par sa mère qui s'inquiète de son comportement. L'enfant prétendait être un garçon et, depuis quelque temps, sa précocité scolaire semblait transformée en un malaise intense. Elle se montrait prise d'anxiété profonde entre le désir d'apprendre la lecture et l'écriture, et un état d'instabilité motrice et affective accompagné d'une léthargie intellectuelle qui avait attiré l'attention de l'institutrice. La psychothérapie entreprise alors se déroula sans encombre jusqu'à un point qui me parut limite de nos possibilités réciproques sans que je puisse comprendre de quoi l'enfant avait à faire le deuil dans sa réalité vécue. J'avais cependant été frappée par l'intensité de la revendication de la fillette à être prise pour un garçon. En fonction de quoi, par exemple, elle n'admettait pas de porter une robe. Une visite personnelle de sa mère, à peu près à cette époque, me fit soupçonner dans le couple parental un désaccord sur le rôle et l'importance des femmes. Divers incidents du parcours thérapeutique m'avaient en effet laissé entendre que le père méprisait ma condition professionnelle. J'avais seulement attribué ce déclin à la difficulté pour cet homme d'accepter les faiblesses de sa fille. C'était en réalité, de sa part, une non-acceptation du statut de la femme, qui le conduisait à manifester un mépris séducteur à l'égard de sa fille, comme je pus d'ailleurs le constater quand je demandai à le voir pour éclaircir les choses de mon côté. Je compris alors que la revendication de ma petite patiente à la phallicité sexuelle avait pu lui servir de défense contre le désespoir d'être une fille non valorisée par son père, tant que la différence des sexes n'était pas reconnue par elle comme quelque chose d'irréparable. Mais l'accès au code verbal concret, par la lecture et l'écriture, l'introduisait malgré elle parmi ceux qui savent pourquoi les signes prennent place dans la représentation inconsciente de soi. C'en était fini pour elle de se donner des illusions phalliques et d'en donner aux autres. Sa dépression se manifesta donc en un refus d'apprentissage. De toute manière, ce nouveau savoir de l'écriture/lecture ne la ferait pas plus importante pour son père, elle se sentait bien trop « femelle » pour croire qu'on puisse vraiment la prendre pour un garçon. Très vite d'ailleurs après le début de sa psychothérapie, elle entra dans le système scolaire avec toute son intelligence et sa désinvolture. L'intensité transférentielle et la richesse fantasmatique de l'enfant rendirent aisée l'analyse de l'agressivité contre sa mère, mal-aimée du père puisque femme. Cependant, le peu que je pus éclaircir avec le père lui-même, ou tout simplement le fait que

j'eusse moi-même compris ce qu'il en était des sentiments de ce père à l'égard de moi-même, me permit de conduire la fillette un peu plus avant dans sa liberté identificatoire. Je dus l'accueillir avec un large sourire à la séance suivant la visite de son père : elle portait une robe et avait décidé de laisser pousser ses cheveux.

Dans la mesure où la pensée verbale lui a été rendue possible par une relation nourricière réussie et par des échanges préverbaux satisfaisants entre elle et sa mère, le discours parlé est facile à la fille. L'érotisme oral archaïque qui la lie à sa mère est donc accompli dans la possibilité du discours oral. Les échanges se font sans problématique particulière dans la relation sociale.

Mais le passage à la concrétisation de ce discours par l'écriture renvoie la fille à une image de son corps qu'elle ne peut éviter dans le geste d'écrire : la référence inconsciente au substitut oral-vaginal que devient la main entourant le crayon. Si le garçon trouve dans ce geste, tout comme la fille, un simple équivalent masturbatoire, la fille y rencontre de plus l'évocation d'un plaisir qui nécessite la participation d'un partenaire phallique. En l'occurrence, à l'âge de la première scolarité, il ne peut s'agir que du père. L'équilibre entre les différents investissements et relations parentaux peut alors se trouver brouillé. La culpabilité à savoir écrire peut naître de ce que l'écriture devient le signifiant d'un savoir que la mère interdit : c'est-à-dire le contact manuel avec le phallus paternel, et l'échange d'un plaisir avec le père par ce contact. La main-vagin a souvent donc des chances d'être inhibée. L'auto-érotisme substitutif évoqué par l'écriture est accompagné inévitablement de l'évocation de la connaissance visuelle puisque l'écriture se double de la lecture. S'accaparer les signes avec les yeux renvoie en écho le désir de voir les corps des parents unis. En même temps que cette intimité se précise chez la fille par une sorte de connivence inconsciente avec sa mère : le corps de l'écriture, faisant appel au savoir pressenti qu'elle trouve en elle-même de ce qu'est l'intérieur maternel, ses identifications maternelles peuvent donc aider ou empêcher les acquisitions scolaires élémentaires.

Les messages verbaux écrits peuvent alors se charger de sens multiples et prendre, comme la parole lors de son apparition, la place d'échanges sensoriels refoulés.

Le bon fonctionnement de ces mécanismes nécessite sans doute chez la fille une première capacité de sublimation du désir œdipien déçu. L'acquisition de l'écriture serait le résultat d'un deuil de la relation réelle au corps paternel.

Les positions surmoïques, interdictrices, ne sont pas les seules à risquer d'handicaper le libre fonctionnement de l'expression verbale chez la fille. Les processus d'idéalisation du Moi participent largement à la formation de l'élaboration de la pensée et à son expression écrite. Dans les circonstances où ces processus ne se déve-



loppent pas normalement dans les premières années de la fille, les chances de liberté d'expression verbale sont diminuées chez la femme. Nous renvoyons pour leur compréhension à des travaux sur la sexualité féminine, tel que celui, déjà cité, de J. Chasseguet-Smirgel et de ses collaborateurs. Les fondements psychanalytiques des troubles de la féminité y sont largement et précisément étudiés. Nous nous en tiendrons donc à certains faits qui nous paraissent spécifiques de l'accession de la femme au discours écrit.

\*

La feuille blanche de Mallarmé évoque un vide où la trace de l'homme peut s'inscrire, un vide à combler, un espace féminin, la distance du plaisir entre la surface féminine et l'instrument masculin. La nécessité d'écrire qu'éprouve le poète et l'émotion dans laquelle il matérialise ses affects poétiques reconnaissent cet espace du plaisir et lui en donnent la possession.

Freud, à l'opposé, parle du mystère sexuel féminin comme d'un « continent noir ». L'accès du corps féminin est interdit à l'œil par la nature. Sa propre problématique œdipienne interdit à Freud d'envisager une appréhension théorique de la féminité. Le sexe féminin devient pour lui image d'obscurité dans la représentation phobique d'une transgression fantasmatique, le continent noir. La psychanalyse tend sur ce point à conserver sa position d'idéologie phalliciste.

Entre le blanc immaculé et le noir dangereux, le sexe-fente de la femme. Le poète le pare des fleurs de sa rhétorique. Son écriture en fait un objet de désir. L'homme qui écrit communément matérialise sa fonction virile de remplissage d'un espace vide, d'expansion de soi dans une surface concave. Il signifie une possibilité adéquate à son anatomie.

Mais la femme qui écrit, elle aussi, comble son propre espace, qui devient l'instrument de concrétisation du signe. Elle vit le désir ressenti dans son corps comme une surface concave qui attend le contact, comme un repli souple prêt à envelopper l'objet qui procure l'orgasme. Si l'écriture reproduit verbalement quelque chose du corps sexué, il se peut que la difficulté féminine à s'exprimer, tels le flou des idées dans leur forme, les enchaînements syntagmatiques diffus, soit la transposition de ce vécu sexuel interne. Certains hommes éprouvent aussi ce genre de difficulté à l'écriture, qui évoque l'impuissance. Sans doute par rapport à l'émission directe et linéaire, normale au sexe masculin. Lorsque la femme enfante du signe de sa féminité réalisée, tout dépend des circonstances intérieures qui présidèrent à l'engrossement dont l'écriture est le rejeton.

Une patiente avait la phobie de tuer sa fillette avec un couteau. Par ailleurs elle avait aussi la phobie de l'écriture. Le rapprochement des deux terreurs se fit

lorsqu'elle se souvint un jour que, pendant sa grossesse, son père lui avait envoyé un poulet plumé avec un petit mot. Elle avait lardé ce poulet de coups de couteau et l'avait jeté à la poubelle avec répulsion. Elle n'avait jamais pu écrire à son père pour le remercier. Et pour cause.

Le statut d'objet externe dont l'écriture est si terriblement investie par la femme pose de multiples questions.

Parmi les productions du corps, certaines sont des objets morts : urine, fèces, menstrues. Le corps les rejette en tant que déchets, après utilisation et transformation internes. Ces objets naturels retournent à la matière inerte après expulsion par le corps, expulsion qui se produit par la moitié inférieure du corps.

Le verbe « faire », en français, est bon à tout dire. Mais chacun ressent les nuances qu'introduit l'objet dans les variations de signification de ce verbe d'action. Ainsi : faire pipi — faire un enfant, lorsqu'un homme ou une femme s'exprime — faire une œuvre littéraire — « faire un papier ». Les nuances mettent en évidence l'incidence de l'objet sur la portée de l'action : les mouvements corporels qui accompagnent l'évacuation d'un objet produit par la personne physique entraînent une participation du Moi et son accord indispensable avec l'inconscient. Parmi les objets rejetés par le corps sans espoir de se perpétuer, les paroles peuvent prendre place. Mais la parole acquiert un statut d'emblée différent puisqu'elle concerne la tête et le visage. Elle ennoblit cette partie du corps par le fait qu'elle n'est que vent. Dire et faire se rejoignent en s'opposant. Comme si l'acte de parole laissait encore moins de traces que les excréments somatiques.

L'analyse des attitudes à l'égard de l'objet échappé du corps est souvent entreprise, et n'a qu'une relation générale avec notre sujet, si l'on fait de l'écriture un excrément. Il est de fait, cependant, que l'objet écrit participe à toutes les représentations excrémentielles au même titre que les autres productions physiques. Sa rétention a donc toute chance de ressembler à celle que procure l'obturation somatopsychique des sphincters. Tout comme certains styles prolixes et désagrégés ressemblent à des déjections. Mais il ne nous apparaît pas que la situation féminine y ajoute quelque chose de particulier.

Le statut du sperme, en tant que sécrétion du corps, est particulier. Ce produit spécifiquement masculin n'a pas d'équivalent chez la femme, surtout quant à son rapport avec le plaisir sexuel. L'orgasme féminin ne se matérialise en aucune manière à une extrémité spécifique du corps. La production spermatique, si elle n'est pas recueillie par un organe féminin fécond, change son statut d'objet vivant en celui de déchet. Il n'a plus de sens que pour l'homme et le seul sens d'excrétion sexuelle agréable.

Les menstrues de la femme n'ont en aucun cas la même charge érotique. Elles prennent au contraire la plupart du temps un sens douloureux de castration interne et de reliquat mort d'une puissance inutile. Si la femme y trouve quelque plaisir,

ce n'est qu'en fonction de constructions psychiques de l'ordre de la représentation de sa fécondité possible.

Que pour l'homme l'écriture prenne rang de production au côté du sperme, il est facile de le comprendre. La mise en évidence du produit de la jouissance est vraisemblablement une jouissance complémentaire. Mais s'il s'agit pour l'homme de prouver par son écriture qu'il a un corps productif, pourquoi n'en serait-il pas de même pour la femme?

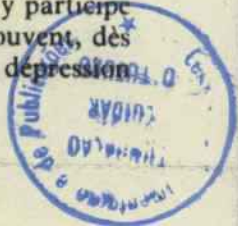
Cependant la seule production directement vivante produite par un corps humain l'est par celui de la femme, c'est l'enfant. Résultat de la trace spermatique, bien entendu, donc d'une relation à l'homme dans le désir et, dans les meilleurs cas, le plaisir. Si l'on persiste dans ce rapprochement, le statut de l'écriture féminine prend une tout autre importance pour son auteur. La gestation de l'enfant, par sa durée et les transformations qu'elle implique chez la femme, ne peut passer inaperçue, ni pour elle, ni pour son environnement. L'émission spermatique masculine n'a évidemment pas la même signification.

A la naissance, l'enfant « s'informe » au contact vaginal avec sa mère, qui elle-même le moule, non seulement de manière génétique, mais de manière mécanique. Cet objet féminin vivant, avant toute reproduction de soi-même accouplée, va donc avoir une vie autonome dès que le cordon qui le lie symbiotiquement va se rompre. Une production de soi va vivre au-dehors du corps de la femme. Pas plus que la pensée, il ne devient, dans des conditions normales, objet de possession intégrale par les autres, comme au contraire peu toujours en être des excréments. La pensée de la femme est de la même manière « informée » par son habitus, par ses caractéristiques essentielles. La main féminine qui écrit ne peut entraîner qu'un phallus d'emprunt. Son instrument proprement féminin ne lui permet pas le geste qui trace : il produit l'œuvre achevée, formée par le corps originel dans sa totalité.

Si l'on considère que la femme investit l'écriture d'affects assez proches de ceux qu'elle destine à ses enfants, il est facile de comprendre combien une production écrite court de risques de sa part. Elle y participe de tout son intérieur géniteur, transposé par le système de la sublimation en mécanisme intellectuel. Son organisme féminin est tout entier mobilisé à cette action de reproduction.

Cependant l'objet écrit ainsi extériorisé court des risques que la mère est à même d'éviter à son enfant. La dialectique des satisfactions entre l'écrivain et son œuvre est bien différente de celle qui s'établit entre une mère et son enfant.

C'est peut-être dans la dépression que la femme-écrivain se rapproche le plus de la femme-mère. La séparation de l'objet qu'on a porté en soi et fait de sa chair est un problème qui nous paraît strictement féminin, même si l'homme y participe à un très haut niveau par identification à la femme. La mère ressent souvent, dès la naissance de l'enfant, ce que les médecins accoucheurs appellent la « dépression





*post partum* ». On la dit même inévitable, bien qu'elle ne soit pas toujours évidente chez l'accouchée. Lorsque l'enfant s'éloigne à nouveau d'elle pour parler et marcher, certains sentiments d'anxiété peuvent à nouveau atteindre la mère. L'objet de la tendre symbiose des premiers mois se détache une seconde fois. Peut-être d'ailleurs retrouve-t-elle tout simplement l'anxiété confuse qu'elle-même éprouva lors de sa séparation avec sa propre mère. Mais il est plus remarquable que nombre de femmes se dépriment lorsque leurs enfants se séparent du milieu familial aux environs de l'adolescence. Bien souvent un double deuil les accable : celui de leur progéniture et celui de leur fécondité, à l'âge de la ménopause. La femme effectue donc de manière répétée cette séparation réelle d'un objet vivant, qui lui apporte des satisfactions inestimables lorsqu'elle réussit ses maternités.

C'est une partie d'elle qui la quitte, partie aimante à son égard. Certains éléments dépressifs font donc allusion pour elle à la problématique de la castration. Mais la vie autonome de l'objet à l'extérieur d'elle (même si l'échec de la séparation initiale en fait un psychotique) donne à cette dépression féminine un sens spécifique. L'enfant reste pour la mère la trace perpétuée de sa possibilité génitale, une forme d'elle, issue d'elle. Il est à ce titre une écriture, que la réalité psychique nomme et définit. Il inscrit à l'extérieur de la femme-mère (et déjà pendant la grossesse) la marque du désir réalisé, du savoir féminin quant à la scène primitive : désir de fille devenu désir de femme. La femme qui écrit retrouve en elle en quelque sorte la dépression dévalorisante de la parturiente perpétuelle.

Il serait long et oiseux de chercher à savoir si les femmes qui écrivent le font aussi activement pendant leurs grossesses, si même elles ont des enfants, si leur attachement aux enfants est de la même qualité que chez les autres. Ce que nous en avons dit laisse supposer que de toute manière quelque chose d'identique se passe chez la femme lorsqu'elle produit un texte écrit et lorsqu'elle conçoit et porte un enfant. L'écriture féminine remplace pour la femme la gestation, ou la continue. Elle apparaît souvent comme le résultat d'une sublimation de la relation à un être aimé.

Comment alors les femmes ne seraient-elles pas anxieuses d'affirmer leur capacité à écrire à l'époque où les hommes leur accordent la possibilité et le droit d'être stériles? Leur protestation s'élève une nouvelle fois contre l'évidence qu'on leur impose d'une causalité linéaire du phallus à la création. Il nous semble que la revendication actuelle des femmes à écrire en femmes est le résultat d'un narcissisme féminin mal établi sur ses fondements somatiques, dans bien des cas sans doute par identification aux lacunes narcissiques maternelles : une erreur dans la connaissance des privilèges de la féminité.

Mais il y a toujours eu des femmes qui écrivent.